

CLAUDIE GALLAY

LES JARDINS DE TORCELLO

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Jess semble avoir un destin tout tracé. Sa mère voudrait qu'elle suive ses pas et reprenne l'hôtel familial dans le village qui l'a vue naître. Mais Jess veut emprunter des chemins de traverse, se laisser surprendre.

Ce sera à Venise où, logée dans un appartement prêté, vivotant des visites guidées qu'elle propose en ligne, elle se nourrit de beauté, de découvertes, du simple plaisir d'être là, déchiffrant les secrets de la ville. Mais l'appartement est bientôt mis en vente, il faut déménager, chercher d'autres ressources. C'est alors qu'elle trouve un travail d'appoint auprès de Maxence Darsène. Fameux avocat pénaliste, vivant en couple avec l'exubérant Colin, il occupe une propriété au charme suranné, sur l'île de Torcello, où, entre deux affaires criminelles et aidé par un gardien au passé ténébreux, il poursuit un projet magnifique : redessiner, reconstituer, sauver les jardins qui bordent sa maison, depuis toujours livrés aux ravages de la montée des eaux...

Baigné de lumière et de sentiments effleurés, d'espoirs indicibles, de révoltes minuscules et d'émerveillements soudains, le roman de Claudie Gally nous tient captifs des miroitements de la lagune, et de cette première Venise où la mémoire, la mélancolie et la ténacité insulaires se déploient, pour une jeune femme pleine d'attentes, telle une vie à s'inventer sous un vaste ciel de liberté.

LES JARDINS DE TORCELLO

“Domaine français”

CLAUDIE GALLAY

Née en 1961, Claudie Gallay vit en Isère. Elle a publié une douzaine de romans aux éditions du Rouergue et chez Actes Sud, parmi lesquels Seule Venise (2004), Les Déferlantes (2008, grand prix des Lectrices de Elle), Une part de ciel (2013, prix Terre de France), La Beauté des jours (2017), Avant l'été (2021) et Victor (2022).

DU MÊME AUTEUR

L'OFFICE DES VIVANTS, Le Rouergue, 2001 ; Babel n° 944.

MON AMOUR MA VIE, Le Rouergue, 2002 ; Babel n° 991.

SEULE VENISE (prix Folies d'encre et prix du Salon du livre d'Ambronay), Le Rouergue, 2004 ; Babel n° 725.

LES ANNÉES CERISES, Le Rouergue, 2004 ; Babel n° 1053.

DANS L'OR DU TEMPS, Le Rouergue, 2006 ; Babel n° 874.

LES DÉFERLANTES (grand prix des Lectrices de *Elle*), Le Rouergue, 2008 ; Babel n° 1085.

L'AMOUR EST UNE ÎLE, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1315.

UNE PART DE CIEL (prix Terre de France), Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1277.

DÉTAILS D'OPALKA (grand prix de la Ville de Saint-Étienne), Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1528.

LA BEAUTÉ DES JOURS, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1616.

AVANT L'ÉTÉ, Actes Sud, 2021 ; Babel n° 1877.

VICTOR, Actes Sud, 2022.

© ACTES SUD, 2024

Illustration de couverture : Davide Battistin, *Bacino San Giorgio*, 2022

© Davide Battistin / Lineadacqua Gallery

ISBN 978-2-330-19427-7

CLAUDIE GALLAY

Les Jardins de Torcello

roman

ACTES SUD

*L'amitié, c'est quand un ami appelle
un autre ami à minuit et dit : "J'ai un
problème, viens", et que l'ami demande
"J'emporte mon flingue ?"*

JEAN-PIERRE MELVILLE

La mer haute de 2019 est dans toutes les mémoires. Venise noyée, submergée. Elle leur raconte, à ses touristes, comment, le matin du jeudi, la sirène a retenti dans toute la ville.

Elle les entraîne, dans les ruelles, jusqu'à la place San Marco. Elle leur fait écouter. Parce que l'eau monte à nouveau. La sirène alerte. Le deuxième signal indiquera la puissance de la crue. Si le ton reste uniforme, la crue sera sans gravité, à peine si l'eau léchera les quais. Les canaux seront nettoyés, vidés de leurs saloperies, de la vase aussi. Par précaution, on installera des passerelles pour que les piétons gardent les pieds au sec. Les touristes prendront des photos. Un frisson sans risque.

Elle continue, les amène au bord du quai.

Si l'alarme sonne deux fois et sur deux tons, un quart de la ville sera noyé, essentiellement les parties basses, celles où ils sont, autour de San Marco. Rien de bien méchant, ça n'empêchera pas de se déplacer mais on ne pourra pas passer où on veut, il faudra changer d'itinéraire, certaines boutiques et des musées devront fermer. À trois et quatre tons, Venise va tanguer, elle va s'enfoncer, ce qu'elle a vécu sera peut-être à nouveau à revivre. Une marée historique, ravageuse.

Le coucou est un oiseau qui pond ses œufs dans le nid des autres. Elle, pour tout apprendre, elle s'est mêlée aux visites organisées et elle a écouté.

Elle pourrait développer encore, leur raconter comment le vent balaye la lagune en rafales violentes, avec quelle force les eaux sont alors poussées dans la ville. Depuis toujours, les Vénitiens vivent avec la montée des eaux, ils composent avec. Le barrage Mose s'est soulevé en novembre. Le Mose est une force de métal dissimulée sous l'eau et capable de résister à la pression inouïe de la mer.

Les touristes l'interrogent.

— Vous étiez là en 2019 ?

— Oui.

Elle ment.

Elle s'appelle Jess, elle est guide. Pas guide pour les groupes, quatre personnes maximum, du sur-mesure, des visites en français, pour des Français.

Elle a un site. On la contacte. Quarante euros de l'heure. En cash. Moins cher que les tours de gondole. Elle s'adapte, elle personnalise. Elle propose des visites de nuit. Personne n'en veut. Et pourtant ! Venise, la nuit, c'est inoubliable. Si on veut comprendre une ville, il faut la connaître la nuit. Ou le matin. Elle propose aussi cela. Des balades tôt, dans l'aube vénitienne, quand rien ne bouge à part l'eau. Rares sont ceux qui choisissent ce créneau, pourtant la ville sans personne est sans doute une des raisons de faire le voyage.

Venise, elle n'avait pas prévu d'y rester. Au début, il s'agissait simplement d'y passer quelques jours pour aider Pietro, le fils de Mme Barnes, à remettre de l'ordre dans l'appartement de sa mère, et puis il lui avait proposé de dactylographier les pages qu'il écrivait sur l'île de Poveglia. Il avait acheté ordinateur et imprimante.

L'appartement est magnifique, une vue à couper le souffle, sur la Giudecca, fondamenta Sant'Eufemia. Elle vit, avec les Zattere en face, mille cinq cents mètres de quai, sa première vision le matin : l'église Santa Maria della Visitazione, la Pointe de la Douane et la coupole de San Marco.

Pietro ne lui fait pas payer de loyer. Il passe de temps en temps, mais sa vie est à Milan. Il est chirurgien.

Quand il vient, il la prévient. Jess prépare alors sa chambre, range la cuisine, elle fait des courses, achète des légumes, des fruits, du poisson. Les fruits, il ne veut que ceux du Rialto mais elle n'a pas toujours envie de courir là-bas pour en chercher, alors elle les prend au petit marché de la prison, les détenues cultivent leurs jardins, il ne voit pas la différence.

Sur les autres marchés, les vendeurs lui reflaient des pêches trop mûres, des melons sans goût. Ils la

reconnaissaient pourtant, mais elle ne parlait pas vénitien. L'italien oui, celui, basique, appris au lycée, mais depuis qu'elle pratiquait, elle avait bien affiné son vocabulaire et son accent aussi.

Un salon et deux chambres, au premier étage. C'est un peu vieillot. Les murs sont tapissés de Fortuny. Du Fortuny usé. Même râpé, le Fortuny, c'est beau comme de la peau.

Les habitants de la Giudecca sont des gens ordinaires. Des bosseurs. Tout le monde se connaît.

Les bateaux passent devant sa fenêtre. Des barques à moteur et aussi des péniches. Les paquebots sont enfin interdits à Venise, mais ils vont polluer ailleurs, en Antarctique, les icebergs sont la nouvelle mode, on veut les photographier avant qu'ils fondent, voir les derniers ours depuis sa cabine.

Elle sort.

Elle marche. Dans une ville normale, on a une multitude de possibilités pour se déplacer. Ici, deux seulement, à pied ou en bateau. On n'offre pas de vélo aux enfants à Noël.

Elle connaît presque toutes les rues, les monuments, les musées, les quartiers reculés, jusqu'à la pointe San Pietro, ou bien la place de l'église blanche de l'ange Michael.

Pietro Barnes lui téléphone, un soir, tard, il vend l'appartement. Il lui annonce la nouvelle en français, pour qu'elle comprenne bien. Elle est abasourdie. Il avait pourtant dit qu'il voulait le garder. Il avait changé d'avis, Ça fait six mois, Jessica, presque jour pour jour, vous comprenez ?

Six mois, déjà ? Cette nouvelle changeait ses plans, ses habitudes. Comment allait-elle faire ?

Elle s'est vue dehors, sur le quai, avec sa valise. Elle gagne de l'argent avec ses visites et touche le RSA, mais les loyers à Venise, c'est de la folie, si elle devait en payer un, ça ne suffirait pas. Il faudrait qu'elle travaille davantage.

Avec l'été et la Biennale d'art, il lui arrivait de faire deux visites par jour, ce qui couvrait parfaitement ses frais, les repas qu'elle prenait en terrasse, les cafés croissants, les bières.

Wait and see, ma petite Jessica, aurait dit Mme Barnes. Elle disait souvent cela pour aborder les moments compliqués.

Et c'était un moment compliqué.

Un agent immobilier s'occupe de la vente. En cas de visite, Jess dégage, elle va attendre à l'église du Redentore. Sur les marches, s'il fait beau, ou alors à l'intérieur. Pendant la peste, les Vénitiens venaient en foule s'agenouiller sur son sol pour implorer Dieu de sauver leur ville. Elle fait comme eux, elle allume un cierge et implore. Un appartement pareil, avec une vue pareille. Elle implore fort. Elle angoisse quand même.

Fondamenta Nuove, le vent souffle fort, les bateaux sont malmenés, les vaporetos et les autres. Même les mouettes costaudes sont empêchées de voler.

Jess a rendez-vous avec un couple. Ils sont de Lyon. Lyon, c'est presque chez elle. Ils l'ont prévenue la veille, ils ne voulaient pas d'une visite classique, mais se rendre au cimetière sur les tombes d'Ezra Pound, de Diaghilev et de Stravinski.

L'île des morts, un labyrinthe. Elle était allée en repérage. Elle trouvait bizarre d'aller voir des morts qu'on n'a pas connus.

Elle commence la visite sur le vaporetto, en leur expliquant que, pendant longtemps, on avait enterré les défunts dans Venise. L'île San Michele était alors habitée par des moines, leur monastère bâti en place des tombes. Napoléon les a chassés pour regrouper les morts sur leur île.

Ils s'en fichent un peu de la grande histoire. La fille est danseuse, elle dépose un chausson rose sur la tombe de Diaghilev. Le garçon est poète, il récupère un peu de mousse sur celle d'Ezra Pound. Avant de partir, il déclame quelques rimes. Jess les note dans son carnet : *Les poissons nagent dans le lac et ne possèdent pas même un vêtement. La brume quitte le miroir et je vois.*

Elle trouve ça beau.

Avec l'argent de la visite, elle déjeune au restaurant du débarcadère.

Elle fait quelques courses, après. Les supérettes n'ont pas d'enseignes visibles, aucune indication, les entrées sont discrètes. Pour les dénicher, il faut suivre les ménagères, celles qui ont des caddies vides. C'est en suivant l'une d'elles, fondamenta della Misericordia, qu'elle a trouvé l'épicerie de la calle Longo, une ruelle tellement étroite que les épaules touchent les murs.

Son téléphone sonne comme elle en sort. C'est sa mère, pour dire que tout va bien, avoir des nouvelles, Tu fais quoi ? Tu es où ?

Jess lui décrit ce qu'elle voit : un canal qui ouvre sur le large, un pont, des gens qui marchent. Quelqu'un qui joue du violoncelle quelque part, impossible de déterminer d'où la musique vient.

Ils sont deux, des Nantais, la soixantaine, petits sacs à dos. Jess les guide dans le quartier du Castello. Elle a son circuit en tête, ses anecdotes, un tour classique, par Barbaria de le Tole, autrefois la rue des menuisiers. Les *tole*, c'est le bois. Elle les entraîne dans des ruelles étroites. Rue du Petit-Boulangier. Elle les arrête. Leur montre les pavés. Raconte. Une nuit, en allant cuire son pain, un jeune mitron a buté sur le cadavre d'un homme, un riche Vénitien, il venait d'être poignardé. Le couteau plein de sang était à côté du corps. Par réflexe, le mitron l'a ramassé. Un passant a surpris le garçon, la lame à la main. Il fut accusé du meurtre. Un juge est parvenu à prouver son innocence mais trop tard, on avait décapité le petit mitron sur le parvis de San Marco.

Les Nantais fixent les pavés sombres.

Jess les ramène campo Santi Giovanni e Paolo. La statue de la Vierge de Fatima est à Venise, exposée

quelques jours dans l'église San Salvador, un petit groupe attendait pour l'accompagner en procession jusqu'à celle de San Francesco della Vigna.

Quand ils entendent cela, les deux Nantais veulent prolonger. La nuit tombe, il commence à pleuvoir. Ils sortent deux ponchos en plastique de leurs sacs à dos. Jess reste avec eux. Elle ne sait pas d'où la procession va arriver, probablement à pied par le pont de la calle delle Erbe, mais peut-être aussi par celui de la Gallina, ou par bateau vu qu'il pleut.

Ils patientent.

Une rumeur finit par circuler. La procession est annulée. Les curés de San Salvador ont décidé que la Vierge sacrée ne se mouillerait pas, et du même coup, eux non plus. L'attroupement s'ébroue, et tous, d'un même mouvement, le curé devant, les religieuses en gris, ils partent, deux moines en robe brune suivis par le cortège joyeux et bavard. Les parapluies sont ouverts. Sur le pont bombé, on dirait une chenille de manège.

Les deux Nantais suivent. Jess aussi. Six pattes de plus à la chenille.

Les Vénitiens savent marcher. Ils sont rapides, efficaces. Ils naissent avec la nécessité de la marche, ils la développent, l'affûtent, en font un outil terrible. Avec ça, ils ont une connaissance parfaite de la ville, se repèrent les yeux fermés dans les ruelles labyrinthiques, utilisent avec naturel les raccourcis sombres, les passages couverts où on ne croise pas de touristes, ou alors seulement ceux qui sont perdus.

Le groupe file, soudé, tourne à angles droits, bifurque sans prévenir, il avance, comme téléguidé, coupe sec les ruelles encombrées de touristes, trace sans frémir ni politesse, rio di Santa Marina, calle del Fruta-riol, calle Malvasia. Le Vénitien est prioritaire, d'un

pronto il se signale. Jess et les Nantais ne les lâchent pas. Un peu d'inattention et ils seraient distancés. Après quinze minutes de ce rythme expéditif, tout d'un coup, du même pas efficace et sans ralentir, la chenille humaine grimpe les marches de l'église San Salvador. Les parapluies se referment. Ils sont arrivés.

À l'intérieur, le calme.

La Vierge de Fatima est une petite madone à la cape blanche. Ses joues semblent de porcelaine. À ses pieds, un cardinal et des curés de Rome. De nombreux fidèles. Ils ont tous fait le chemin pour sa lumière.

Le jour de l'attentat de Jean-Paul II, elle était à Rome, sa main a dévié le tir. Elle porte une couronne dans laquelle est enchâssée la balle qu'a reçue le pape.

Jess aimerait voir la balle.

Elle a reçu une éducation catholique, elle connaît les prières. On lui a enseigné très jeune que personne ne décide de rien. Que les jours qui passent sont écrits d'avance et dévoilent ce qui a été voulu. Un musicien caché quelque part, disait sa grand-mère. Elle croyait fort en lui.

Les Nantais sont ravis. Ils allument un cierge. Jess trouve inutile de leur dire que la statue est une copie.

Puisqu'elle est là, et à défaut d'y croire vraiment, elle assiste à la sainte messe, les genoux sur la barre d'appui d'un prie-Dieu, elle récite le Notre-Père, enchaîne avec le Je vous salue Marie, prières qui montent en voix jusqu'à la voûte.

L'arrêt Palanca est sous sa fenêtre, c'est les premiers vaporetos qui la réveillent, dès 4 heures du matin, elle aime ce bruit des coques qui cognent, et des cordes qui se tendent. Avec les manœuvres, les moteurs ronflent. Elle se lève, ouvre la fenêtre. Ça pue l'essence.

Elle descend boire un café dans le bar près de l'embarcadère.

Le patron est un insomniaque. Il la connaît, depuis le temps. Il sait qu'elle habite au-dessus. Il l'appelle *La Francese*.

Les habitués du zinc, elle pourrait les dessiner, faire leurs portraits, de mémoire, les ouvriers des bateaux, les gars des chariots poubelles, les gardiennes de la prison. Entre eux, ils parlent le vénitien, Jess ne comprend rien, elle décode avec leurs gestes, parvient à saisir approximatif.

C'est très particulier de vivre dans une ville sur l'eau. C'est beau. Imprévisible. Parfois sidérant. Mais jamais pour les mêmes raisons. La lumière change à grande allure. Il suffit d'un peu de brume.

Parfois, à l'heure dorée, Venise s'embrase.

Jess passe du temps sur les bancs. Jamais loin de l'eau.

La nuit, quand elle n'arrive pas à dormir, elle sort, elle remonte le quai désert de la Giudecca, jusqu'à

Sacca Fisola. Là, il y a un banc. Elle s'assoit. Se sent vénitienne.

Elle mémorise les palais, de sa fenêtre. Les quais des Zattere, de l'autre côté du canal. Elle en retient le dessin, de la Pointe de la Douane de Mer, son regard glisse à l'est : les hangars de sel, le pont de Ca' Balà, l'église du Spirito Santo, l'ancien hôpital des Incurables, le pont de la Calcina et la pension.

Au début, elle ne retenait rien. À présent, elle est capable de dessiner tous les bâtiments de la Douane jusqu'à la pension. Les murs, les ponts, les toits. Elle les trace, d'un jet, sans regarder, sous forme d'esquisses, et de mémoire. C'est complètement inutile, mais ça lui évite de penser.

Elle revient à la fenêtre. Elle vérifie.

Elle a gardé tous les dessins, depuis les premiers, les coups d'essais, ceux avec les erreurs, et ceux parfaitement réussis.

Quand elle débarque sur les Zattere, elle observe les murs de près, avec les yeux et avec les mains, les hangars, les églises, elle respire l'odeur des pierres, les ocres, les jaunes. Elle retient ce qu'elle touche. Avec le sel et l'eau, les couleurs se détachent comme de la pelade.

Un jour, elle sera capable de tracer les Zattere dans toute leur longueur, elle changera alors de côté, elle ira sur les Zattere et elle apprendra la Giudecca.

À son regard, elle comprend tout de suite que ce n'est pas de bonheur terrestre que Pietro Barnes veut lui parler. Des New-Yorkais ont eu un coup de cœur, ils achètent l'appartement. Une première visite, pour lui, c'est la chance.

Jess savait que ça devait arriver, Pietro l'avait prévenue, pas de loyer, mais sans garantie de durée.

L'agent immobilier pourrait lui proposer des locations. Le temps que les papiers se fassent, elle a trois ou quatre mois devant elle, mais il lui fallait penser à la suite.

Dégager d'ici, c'était ça la suite.

Elle en avait bien profité. Elle aurait aimé que ça dure encore autant, même davantage.

Elle allait faire quoi maintenant ? En un flash, elle a vu la case départ. Il a dû sentir qu'elle était dans le brouillard. Il a répété, Ce n'est pas pour tout de suite, elle avait le temps de se retourner. En attendant, si elle pouvait vider les armoires, donner les vêtements, la vaisselle, tout ce qui est possible, des associations œuvrent au profit des pauvres de Venise, il y en a une près du Ghetto, elle pouvait les contacter.

Il allait falloir qu'elle bouge. Pietro, c'est un gentil, il a un peu pitié. Avant de partir, il dit qu'il connaît

quelqu'un qui aurait peut-être besoin d'une fille comme elle.

C'est quoi, une fille comme elle ?

Il griffonne sur un papier.

— Maxence Darsène, il est avocat, débordé, bordélique. Il va râler.

Ce n'est pas une adresse, mais un plan. Une maison sur l'île de Torcello.

— Il me doit un petit service, mais ça, vous ne le lui dites pas. Dites-lui seulement que c'est moi qui vous envoie.

Torcello, c'est la campagne, elle n'est pas tentée. Il faudrait plutôt qu'elle quitte Angelo. Elle l'envisage tous les mardis, et elle reporte au mardi suivant.

Il est 17 heures. Elle l'attend, comme d'habitude, devant leur petit hôtel de la rue Garibaldi.

Angelo est ambulancier à l'hôpital campo Santi Giovanni e Paolo. Il a des caresses dans la voix, du velours dans le regard, un charme fou. Marié aussi.

Ils se sont rencontrés rio di Sant'Anna, elle photographiait une lignée de grandes culottes qui séchaient sur un fil. Il s'était avancé.

L'accent. L'accent des Italiens. Les ambulances, ici, c'est en bateau, il avait la sienne amarrée au rio. Pour l'embrasser, il l'a fait monter sur le toit de l'hôpital, la plateforme de l'hélicoptère, avec la vue sur la ville.

Au premier baiser, avant d'attaquer l'autre, sa main déjà sous son tee-shirt, en murmure, On est discrets, hein ?

Deux enfants, de cinq et huit ans, en plus d'être marié.

Une fois par semaine, elle prend le vaporetto 1, arrêt Giardini. C'est le moment qu'elle préfère, quand elle y va. Elle se fait belle, elle se maquille. Le premier qui arrive attend l'autre. Il paye la chambre avant de monter.

Elle ne sait pas pourquoi elle y va. Pourquoi elle fait ça. Elle n'est pas amoureuse, et il baise moyennement

bien. Répétitif. Une fois dans la chambre, ils s'embrassent un peu, sur le lit après, en 69, c'est lui qui veut. Elle n'aime pas ça. Ça n'en finit pas.

Elle s'ennuie.

Elle revient.

Peut-être à cause de la solitude.

Peut-être aussi à cause de l'accident. Ce qui est arrivé au lac. On vit avec des gens, on les aime, on les croise, on s'amuse avec eux, et un jour ils ne sont plus là. On vous les arrache. La nuit, c'est toujours le même cauchemar, elle entend Moreno l'appeler, elle court, au ralenti, et elle plonge, nage sans jamais le sauver.

Elle ne sait pas si elle va rencontrer quelqu'un maintenant, ni si elle en a envie, peut-être qu'elle aura vécu ce qu'elle avait à vivre comme histoire d'amour, et que c'est fini. Elle va peut-être vieillir toute seule. Elle croise des tas de gens pourtant, mais le soir, dès 18 heures, il n'y a plus rien ici, à part l'opéra. Pour la vie de nuit, il faut aller à Mestre ou au Lido.

Alors Angelo...

L'autre mardi, il a fait comme d'habitude, il a demandé une chambre, sauf que le patron a dit que c'était complet. Il mentait, il ne voulait pas que son établissement devienne un hôtel pour gens comme eux. Jess a compris. Une fois dans la rue, elle a voulu s'en aller, courir, disparaître, mais Angelo a regardé la rue, il a pris sa main, il l'a entraînée vers un autre hôtel. Chambre spacieuse, lit XXL, échantillons de crème. Pour le reste, pas mieux pas pire.

Aujourd'hui, il lui a demandé si elle pouvait payer la chambre. Ils étaient encore dans la rue. Sa femme posait des questions, c'est elle qui faisait les comptes, elle avait vu que de l'argent filait.

Bien sûr qu'elle pouvait. Elle a donné des billets.

Elle ne sait pas comment c'est, chez lui. Elle imagine, le canapé, la télé. Sa vie, sa femme, les mêmes, les week-ends. Pour qu'il fasse ça. Au lieu de rentrer.

En sortant, elle a besoin de voir un coucher de soleil. Elle prend le vaporetto jusqu'au Rialto, et elle monte sur le toit-terrasse du Fondaco dei Tedeschi. C'est un grand magasin, le temple du luxe, de là-haut, on voit loin, tout Venise et la lagune autour.

À cause de la brume, ce n'était pas le bon jour.

Elle a quand même attendu.

Un jour, elle viendra et ce sera le jour.

Elle cherche un studio. Elle veut rester sur la Giudecca. À l'agence, on lui propose des meublés, des locations touristiques à des prix exorbitants. Un trente-cinq mètres carrés, riva di Biasio. Ce n'est pas la Giudecca. Même pas le Castello. Elle n'est pas allée le voir.

Elle étudie les colocations, mais les annonces sont prises d'assaut, il faut s'inscrire sur une liste d'attente. On lui conseille les auberges de jeunesse.

Elle sent que ça va être compliqué.

Elle continue ses dessins, ajoute trois palais au Zattere, de mémoire. Elle fait cuire des pâtes. S'abrutit de séries télé.

Pietro Barnes téléphone, alors qu'elle dîne, est-ce qu'elle a pu contacter une des associations qui vident les appartements ? Elle ment, dit que oui bien sûr, l'une d'elles doit passer, ils sont un peu surbookés, elle va les relancer. Et la suite, Jess, vous y pensez ?

Elle ouvre l'armoire, elle choisit un foulard en mousseline dans les tons bleus, un peu vieillot, mais sur elle il va bien. Elle le noue en bandeau.

Son amie Brousse l'appelle, sur Skype. Jess ne lui dit pas que l'appartement est à vendre. Elle lui montre une nouvelle fois la vue, Venise, de sa fenêtre. Tu as de la chance, dit son amie.

Elle a eu sa troisième échographie. Elle envoie une photo.

— À toi, je peux le dire, c'est une fille. On hésite encore pour le prénom.

Une fille ! Une petite Brousse ! Jess est heureuse, son cœur s'emballé ! C'est absolument merveilleux ! Un garçon, ç'aurait été bien aussi, mais une fille ! Une fille, il n'y a rien de mieux ! Tu lui apprendras à être libre, hein ?

Elle lui apprendra.

— Ta mère, dit Brousse, elle cherche quelqu'un pour l'aider à l'hôtel, quelques heures le matin, en attendant que tu reviennes.

L'hôtel des Géraniums. Les clients, les douches. Si elle y retournait, elle serait la bonne. Elle avait vu trimmer sa mère, sa grand-mère. Elle avait tourné le dos. Elle n'aurait pas la même vie.

Jess ne reviendra pas. Elle ne comprend pas pourquoi sa mère dit ça.

Les premiers temps, elle n'était pas fan de Venise. Une petite ville submergée de touristes, qui cause un dialecte clanique. Elle aurait mieux fait d'aller à Rome, ou à Naples, d'ailleurs elle y avait pensé. Elle rêvait de faire le tour de l'Italie. Et puis elle avait pris ses habitudes, trouvé ses places, ses cafés.

Elle avait l'idée de devenir guide. Ça lui trottait dans la tête.

Un jour, une touriste perdue lui avait demandé son chemin. Plutôt que lui expliquer l'inexplicable, Jess l'avait accompagnée jusqu'à son hôtel, rio dei Apostoli. Tout en marchant, elle lui avait parlé de la vie à Venise, un peu d'histoire, de géographie, un pont, une façade, elle lui avait montré la maison du bourreau,

au 6216 du Cannaregio, l'horrible tête en forme de boîte aux lettres dans laquelle le facteur déposait des messages pour l'informer de la prochaine exécution.

Une fois à destination, la touriste lui avait remis un billet de dix euros pour la remercier de cette visite improvisée.

Jess avait pris le billet, ravie.

Cela l'avait confortée dans son idée.

Et le soir, comme une évidence, elle avait créé son site.

Pour se rendre à Torcello, il faut prendre le vaporetto à Palanca, un changement à Fondamenta Nuove. Ensuite, le 12. Pas besoin de ticket, elle a un pass.

Il fait beau. Elle y va. Pour voir.

Murano. Mazzorbo. Après Burano, dix personnes seulement restent à bord.

Une aigrette blanche suit le bateau.

Torcello est la dernière île de la lagune. Une basilique, quelques maisons. Des marais, avec des herbes hautes qui poussent dans l'eau. Et des oiseaux. Beaucoup d'oiseaux, c'est ce qui surprend quand on approche.

Jess reconnaît un ibis, des hérons, des sternes. Plus loin, un cygne blanc. Un cormoran solitaire. Et d'autres oiseaux dont elle ne sait pas les noms.

Elle est la seule à descendre du bateau.

C'est ici que se sont réfugiés les Italiens du continent quand ils ont dû fuir Attila. Par la suite, pour bâtir les palais de Venise, on a pris à l'île ses plus belles pierres, ses plus beaux marbres, les colonnes et les puits. On a détruit ses églises, ses monastères.

Elle sort le plan, suit le chemin, longe un canal étroit, un pont sans parapet. Elle devrait trouver un sentier, elle ne le trouve pas.

Une vieille femme vend des broderies devant sa maison. Un gros chien à ses pieds. Jess s'arrête. Le chien grogne. La vieille entrouvre un œil.

— Je cherche la maison de M. Darsène, dit Jess.

— Le pédé ?

La vieille lance la main comme on chasse une mouche, elle referme son œil.

Jess n'insiste pas.

D'après le plan, elle ne devait pas aller jusqu'à la basilique et pourtant la basilique est là. Elle avait dû rater l'embranchement. Pietro l'avait avertie, il n'y a pas grand monde sur l'île, il ne faut pas s'attendre à trouver des panneaux. Elle fait demi-tour. La vieille n'a pas bougé. Avec un doigt et sans ouvrir les yeux, elle indique le chemin de terre sablonneuse qui démarre à dix mètres, sur le côté de son jardin, et que Jess n'avait pas vu à cause des noisetiers.

Le sentier file entre des champs, des rangées de vignes, quelques oliviers. Des canards sauvages volent en V au-dessus de la lagune.

La lagune, éblouissante. Avec la lumière vive, la ligne d'horizon est emmêlée au ciel. Il semble ne pas y avoir d'horizon.

Jess marche une dizaine de minutes et elle trouve enfin le cyprès dessiné sur le plan, avec la grille rouillée qui marque l'entrée de la propriété. Un chemin privé.

Derrière un fouillis d'arbres et de buissons bas, une maison presque au bord de l'eau.

Elle descend le chemin.

Un hangar, des granges. Un tracteur. Deux chevaux broutent dans un pré, devant la maison.

Un gars, immobile près du bois, la regarde venir. En débardeur, trapu, le pantalon tenu par d'épaisses bretelles.

Jess hésite.

— Maxence Darsène ?

Il tourne la tête vers une porte qui donne sur l'arrière de la maison. Là, un homme est dans l'encadrure, la soixantaine, petit gabarit, un peu dégarni. Il porte une chemise blanche, un pantalon bleu, sacoche en cuir.

— Et on lui veut quoi, à Darsène ?

— C'est Pietro Barnes qui m'envoie.

— Ce cher Pietro...

Il fait un signe au gardien.

— C'est bon, Elio.

Le gardien ne s'éloigne pas. Il s'assoit dans l'herbe, ôte ses souliers et entreprend de racler la peau morte de ses talons avec la lame de son couteau.

— C'est quoi le problème ? demande Maxence Darsène.

Sa voix est basse, un peu froide.

— J'aimerais rester ici.

— Ici, chez moi ?

— Non, ici à Venise. Je vais devoir payer un loyer, il me faut du travail, Pietro dit que vous êtes débordé.

— Je ne suis pas débordé, il dit n'importe quoi.

Il s'avance vers le hangar, en appui sur une canne.

— Il dit aussi que vous lui devez un service.

— Il dit ça ?

— Oui.

Il réfléchit, agacé, il sort son téléphone. Il fait quelques pas, va parler près des chevaux. Jess regrette d'être venue. Un chat sort de la grange, elle le caresse.

Maxence Darsène lui fait signe d'attendre.

Elle continue de caresser le chat.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit Maxence Darsène en revenant. Là, je dois filer, mais jeudi on en parle. Lui, c'est Spoontus, il ajoute en montrant

le chat, ça veut dire l'effrayant, le terrible, mais aussi le merveilleux, le formidable, l'unique.

Le gardien se récurve à présent les ongles des pieds. Il remet chaussettes et chaussures, et il va faire démarrer une mobylette.

Le moteur fait un bruit terrible, on dirait qu'il va exploser.

Maxence s'est installé sur le porte-bagages.

— Le temps d'aller à l'embarcadère et il revient, tu pourras l'aider à sortir le lustre.

Jess a pensé que l'engin n'allait jamais pouvoir repartir mais le gardien a pédalé pour aider le moteur et ils ont disparu sur le chemin.

Deux étages, un pigeonnier tout en haut, comme une tour de vigie. Des écuries, un bâtiment en ruine. D'un ancien monastère, il reste cette maison qui était alors une ferme.

Sur la terrasse, une table longue, un banc en lattes et des fauteuils en osier. L'endroit est magnifique. Jess en fait le tour.

Contre la façade d'une grange, un chèvrefeuille est emmêlé à un églantier qui grimpe et se ramifie jusqu'aux tuiles. Des sièges sont posés un peu partout, sur la terrasse mais aussi dans l'herbe, des fauteuils en bois, en rotin, des chaises longues avec repose-pieds, d'autres chaises en fer éparpillées, une table ronde, des bancs et encore une table prise dans le débordement d'un rosier, et des plantes et des fleurs.

Une autre maison, petite et rose, est accolée à la grande. Une glycine bleue pousse contre son mur, un tronc ancien, torsadé, le feuillage accroche aux tuiles et recouvre une partie du toit.

Des poissons rouges, dans un bassin rond.

Le gardien revient. Il ne dit rien. Un taiseux.

Jess l'aide à sortir le lustre de la grange, trois arceaux encombrants, des gouttes en verre épais de Murano, ils le posent sur la table de la cour.

Des chiffons. Du produit à vitres. Le lustre est recouvert de poussière. Il fallait laver chaque goutte de verre afin de lui rendre sa transparence.

Le gardien s'assoit.

Elle s'assoit en face, sur un des bancs. Il a des mains énormes. Les doigts carrés. Elle ne peut s'empêcher de le regarder. Il fait chaud, il transpire. Son front est barré de rides noires. Quand il lève les yeux sur elle, elle baisse les siens.

Elle met du produit sur un chiffon et elle frotte.

Il va chercher une bière dans la maison, ressort, fait sauter la capsule d'un coup sec sur le bord de la table. Et il boit en faisant du bruit.

Un gars inimaginable, elle pense.

Elle ne sait pas si elle va revenir. Ou alors seulement le jeudi, pour voir.

Du bateau, elle envoie un texto et une photo à son amie Brousse : Cette maison au bord de la lagune est le plus bel endroit du monde.

Tu ne connais pas grand-chose au monde, répond Brousse.

Venise n'est pas une ville normale. Tout est compliqué. Il faut marcher. C'est comme ça. Monter des ponts, en descendre, traverser des places.

Pour ses visites guidées, Jess privilégie le quartier du Castello, le plus vénitien, son préféré.

Avant, elle se perdait, il suffisait d'une erreur d'embranchement, une inattention, et elle se retrouvait à l'opposé de l'endroit où elle voulait aller. Dans ses errances, elle avait découvert des lieux inattendus, un bistrot sympa, une église avec un Caravage visible et libre d'entrée.

Elle apprenait chaque jour quelque chose. Et elle aimait raconter ce qu'elle apprenait. Parfois, elle inventait, arrangeait un peu.

Jadis, à Venise, les mariages étaient tous célébrés le même jour, et dans la même église, celle de San Pietro. Des gondoliers conduisaient les fiancées à leurs époux qui les attendaient, elles et leurs précieuses dots, sur le parvis. Un jour, des pirates ont enlevé les filles avec leurs coffres.

Quand elle raconte l'histoire, elle ne dit pas que des Vénitiens les ont sauvées.

Depuis le rapt, on fête les Marie. Chaque année, la plus belle devient l'ange qui s'élance du campanile de San Marco pour le traditionnel saut marquant le début du Carnaval.

Elio vide des sacs de terreau dans un des parterres du jardin. À genoux, il mélange le terreau à la terre.

Le lustre est accroché à un fil en fer tendu entre la grange et la maison. Les gouttes de verre tintent au vent.

— C'est toi la nouvelle bonne ? Max a parié que tu ne reviendrais pas.

Jess tourne la tête, un homme en short joue aux fléchettes sous la remise. Tee-shirt clair, manches courtes. Les yeux très clairs. Cinquante ans, peut-être même pas. Une fine moustache. Les cheveux tirés en arrière, en catogan.

— Colin !

Maxence Darsène apparaît, dans la cour, avec un panier de mirabelles.

— Quoi, Colin ? Il fait la gueule parce qu'il a perdu, ajoute-t-il en s'adressant à Jess. Il fait toujours la gueule.

Colin lance ses dernières fléchettes. Il vise le poster d'un homme nu avec un chapeau à fleurs.

— Tu aimes l'art ? Si tu veux travailler ici, il vaut mieux. *Le soft power* ! La Biennale ! Moi, je suis un fan absolu.

Il jette un coup d'œil à sa montre. Repose les fléchettes. Il se change sur la terrasse, retire son short, enfle un pantalon rouge.

Maxence écarte les mains en signe de désolation.

— Il ne me rend pas toujours la vie facile... Il peut parfois même être insupportable.

Il mange une mirabelle, sans lâcher des yeux son ami qui s'en va.

— ... mais je l'aime infiniment. Il est attachant, tu verras. Mais ça ne saute pas aux yeux tout de suite.

Il lui montre les mirabelles. Elle en goûte quelques-unes. Après, ils entrent dans la maison.

Le salon est très sombre, elle distingue un lit d'appoint, une table de massage, des lotions, des tubes, des crèmes.

La cuisine est petite et encombrée, un vaisselier, des casseroles à des clous, écumoirs, poêles. Sur la table, des boîtes de pâtée pour chat, des œufs, des fruits. Des plats sales dans l'évier. Sur une chaise, une corbeille avec une montagne de linge à repasser.

— Je vous préviens, je ne nettoie pas les salles de bains. Maxence ne répond pas.

Il ouvre la porte du frigo, sort un pichet de citronnade, remplit deux grands verres.

— Ni les chiottes. Les chiottes, je ne les fais pas. Je préfère vous le dire. L'aspirateur, la poussière, je peux. Le repassage aussi.

Il lui tend un verre.

— Et les archives ?

Il l'emmène à l'étage.

Dans une pièce, des dossiers, partout, des pochettes cartonnées, retenues par une sangle. Du sol au plafond. Trente ans de pénal, il en avait fini, il terminait les affaires en cours, un dernier procès. Il fallait classer, pouvoir restituer un dossier, le transmettre à un confrère en cas de besoin. Lui n'avait pas le temps, ni le courage, ni l'envie.

— Tu saurais ?

Bien évidemment. Elle ment, dit qu'elle a déjà travaillé pour un bureau. Et elle aime quand les choses sont rangées, trouvables, prévisibles.

— Et le chat ? T'occuper de lui quand je ne suis pas là ? Et donner leur farine aux chevaux, tu pourrais ? Elio le fait, mais il n'aime pas trop.

Elle peut.

Son bureau est au-dessus, dans le pigeonnier, un escalier droit avec une rampe.

Jess doit prendre ses marques. Les tableaux, les objets, les vases de Chine plus ou moins précieux, elle n'a pas l'habitude. Elle a peur de casser quelque chose. Et la maison est si grande.

Elle redescend dans la cuisine, elle branche l'aspirateur mais Elio surgit, il arrache le fil de la prise. Pas de bruit quand monsieur Maxence travaille.

OK, Elio, on reste calme.

L'homme à tout faire est du genre brutal.

Elle s'attaque au repassage silencieux des chemises.

Les chemises sont bien coupées, la plupart blanches, certaines bleu pâle, toutes en coton doux, avec un petit motif sur la poche.

Les chaussettes, en couleur.

Une punaise bourdonne et se cogne contre la vitre. La fenêtre est grande ouverte, pourtant la punaise ne sort pas, elle bute, des petits coups secs, désagréables.

Sur une chaise, un carton avec des guirlandes de Noël, des santons et des boules dorées. Des cadeaux encore emballés d'un beau papier rouge brillant, ils sont posés sur le plancher dans le salon. Un peu de poussière sur le papier.

Au fond du pré, Elio monte un mur en briques.

Derrière le mur, la lagune scintille.

Pour expliquer Venise, lors de ses visites, elle dit toujours quelques mots de Torcello. Parce qu'elle est l'île des débuts. On comptait dix églises et plusieurs monastères. De l'île vivante qu'elle avait été au xii^e siècle, il reste très peu. Torcello s'est envasée. Les habitants l'ont abandonnée pour aller là où la vie était possible, à Murano, à Burano, sur l'île de *rivus altus* qui deviendra le Rialto.

Jess prépare ses visites avec soin, elle raconte avec des détails, on lui met des étoiles sur son site.

De retour à l'appartement, elle regarde les Zattere, ajoute les deux palais suivants à sa ribambelle mémorisée.

La vie sur la Giudecca lui convient parfaitement, mais ça ne va pas pouvoir continuer, en tout cas pas à l'appartement, Pietro le lui redit, au téléphone.

Elle écume les sites de locations, chaque annonce correcte est prise dans l'heure qui suit sa publication. On lui propose un hébergement dans un couvent. Est-ce qu'elle a l'air d'une nonne ?

Une chambre dans un vieux palais. Salle de bains commune. Et les fils électriques qui pendent.

À Mestre, on trouve des studios corrects, mais elle ne veut pas dormir à Mestre.

Elle décide de prendre son temps.

Brousse a essayé de la joindre pendant la visite de la chambre. Elle n'a pas laissé de message. Jess est inquiète, elle la rappelle.

— Je me suis mariée ce matin, dit Brousse.

— Avec François ?

— Avec François, oui.

— Pacsé ne suffisait pas ?

— Je suis enceinte, Jess, tu le sais.

C'était devenu son projet de vie, fonder une famille.

— Tu aurais pu me le dire.

— Pourquoi ? Tu serais venue ?

— Non, mais j'aurais pensé à toi.

— Je veux que tu sois la marraine de ma fille, dit Brousse.

Jess n'avait pas pensé à cela. Qu'elle puisse être incluse dans le projet. Dans leur amour.

— Ça veut dire que si tu meurs, c'est moi sa mère ?

— Un peu, mais pas seulement. Il faudra la protéger, Jess, l'aider, l'aimer. En cas de besoin, tu devras être là, tout de suite, disponible, comme une extension de moi.

Jess ferme les yeux.

— Je ne saurais pas.

— Si, tu sauras.

Brousse est une passionnée, elle marche au feu. Avant, ses histoires d'amour duraient quelques semaines.

— C'est un gentil, François, tu vas vite te faire chier avec lui, dit Jess.

Elle s'en veut d'avoir dit ça, mais elle sait quand même de quoi elle parle, ils ont flirté quelques mois, François et elle.

Brousse se tait, hésite, raccroche.

Quelle conne je suis ! pense Jess.

Elle rappelle pour s'excuser. Et dire qu'elle est d'accord pour être la marraine. Qu'elle est heureuse, et terrifiée.

Elle s'est engagée, elle a promis. Elle sera donc l'extension de son amie.

Moreno aurait bien ri.

Moreno, elle parvenait à penser à nouveau un peu à lui. À revoir son visage, ses cheveux filasseux, toujours la main aux couilles, à placer le mot bite dans toutes ses phrases, pas beaucoup de vocabulaire, mais un poète à sa façon. Une tête plate aussi.

Et il aimait Jess.

Quand elle se remémore l'accident, elle entend les rires. Elle revoit le lac, magnifique entre les montagnes. C'est pour ça qu'elle dessine les Zattere, pour encombrer sa mémoire de murs, et ensevelir le souvenir.

Fin d'après-midi, elle rejoint des touristes. Elle leur fait prendre la tangente. Venise est un territoire restreint, elle leur montre les vrais quartiers.

Alors qu'elle finissait la visite, Angelo est sorti de son ambulance, il l'avait guettée, il savait qu'elle passait par là, souvent, pour montrer l'église Santi Giovanni e Paolo, une des plus grandes de Venise. Il l'a attendue à l'hôtel, ce mardi, pourquoi n'est-elle pas venue ?

Elle le regarde, étonné. Elle n'y avait pas pensé. Elle avait oublié. Oublié ? Il n'a pas voulu parler au milieu de la place. Il l'a entraînée, calle Bressana, il l'a collée, enlacée, envie d'elle, une main sur sa cuisse, qui remonte. Il veut y aller, maintenant, il est sûr qu'elle en a autant envie que lui. Ses lèvres glissent sur son cou, *Amore*, dans une heure, là-bas... Sa voix. Elle est sensible aux voix. Elle ne veut pas, elle lui dit ça, qu'elle ne veut plus, elle n'a plus envie, c'est fini, il ne fallait plus qu'il l'attende, elle crie ces mots parce qu'il s'éloigne déjà, Je n'irai plus, je ne veux plus, Angelo, tu entends ! Des passants tournent la tête.

Elle est fatiguée.

Elle s'assoit à une table en terrasse. Elle boit un Coca.

Soudain, les enfants de l'école sortent comme une volée d'oiseaux. Les ballons volent, les rires, les pigeons. Un ballon tombe à l'eau. Des gosses se ruent sur le pont, appellent un gondolier.

Il est faux de dire que Venise meurt. Venise a des habitants. Beaucoup d'étudiants. Et des gens comme elle, qui viennent et s'attardent.

À quelques mètres de sa table, des gosses ont commencé un jeu mystérieux. Jess cherche à comprendre les règles. Elle se lève, s'approche. Ils se regardent. Elle se sent repoussée, comme si elle avait franchi une barrière invisible qui protégeait la magie de leur monde.

Maison labyrinthe. Pas de couloirs. La salle des archives donne sur une pièce bureau, qui, à son tour, donne sur une chambre. Dans la pénombre, un escalier.

C'est ici que sont gardés tous les dossiers, dans des chemises maintenues fermées par une réglette en tissu. Certains sont dans des cartons, ou bien ouverts sur une étagère. Une même affaire peut avoir plusieurs dossiers, il faut les retrouver, les remettre ensemble.

Elle ne sait pas comment commencer. Elle prend un dossier, le repose. Décide de faire des tas. Par années.

Colin travaille dans la pièce bureau juste à côté. Double écran d'ordinateur et casque audio. La porte est ouverte, elle entend le clavier.

Elle ouvre un dossier, le parcourt. Elle regarde par la fenêtre. Au bout du champ, immobile près de son mur, le gardien fixait la lagune. Le mur qu'il montait était en partie caché par des arbustes et des buissons qui faisaient barrage au vent.

Elle ouvre un autre dossier, celui d'un garçon qui avait tué un homme, parce qu'un type qui était gentil avec lui le lui avait demandé comme un service. On ne lui avait jamais demandé de service avant, c'était la première fois, cela lui avait fait plaisir.